

bonne inspiration qui vous portera infailliblement à continuer votre route ; car c'est elle qui vous conduira vers la huitième merveille du monde.

Mais après avoir mûrement délibéré et vous êtes décidé à suivre le mouvement spontané de votre âme qui vous porte à suivre la bonne voie, j'aurai un conseil à vous donner : ne manquez pas d'acheter un gros pain chez le premier boulanger venu et une livre et demie de fromage chez l'épicier ; car, comme toutes les bonnes choses sont difficiles à atteindre, il est aussi très difficile d'arriver au bureau du *Cancan*.

Après avoir marché une couple de lieues dans ces conditions, inévitablement votre pied foulera le sol fertile du loquace faubourg St. Sulpice. Lorsque vous serez rendu à la rue qui longe l'église, vous la suivrez jusqu'à l'école des frères, et là, vous vous jetterez bravement dans un labyrinthe de petites ruelles qui vous rappelleront les constructions de Dédale. Lorsque vous aurez marché l'espace de cinq à six milles vous apercevrez, dans le lointain, une large et haute bâtisse qui ferme l'horizon vers le couchant. Vous allez peut être croire que ce sont les ateliers du *Cancan*, mais pas du tout, ce bâtiment appartient aux propriétaires de l'ex-chemin de Godford. Pour plus grande sûreté et si vous tenez à serrer la main de votre illustre ami, je vous conseillerais de vous adresser à une commère (oh ! grâce à Dieu il y en a de par ce pays là) qui se fera un plaisir de vous montrer sa résidence.

Hors donc mesdames et Messieurs, c'est ce coin reculé du globe que le *Cancan* part tous les soirs, les mains dans ses poches, le chapeau crânement renfoncé, l'esprit en voyage, l'oreille aux agneaux, pour fourager les matières nécessaires à sa composition.

Dans un autre numéro il vous fera prendre part aux expériences qu'il fait et à l'instruction qu'il acquiert dans ces sortes d'expéditions.

A TRAVERS LES PORTES.

Un député dont le vote a soulagé bien des misères et bien des inquiétudes, c'est celui de l'indépendant M. Turcotte, député des Trois-Rivières.

Vraiment il est l'homme de la circonstance. Sur lui étaient braqués les yeux de tous les spectateurs, et grâce à lui le ministère libéral a triomphé de la position critique dans laquelle il se trouvait.

D'ici à quinze jours son nom paraîtra dans les journaux, c'est pour faire comme les autres que le *Cancan* le met aujourd'hui.

Dire ce que nous en pensons, nous entraînerait sur un terrain bien sérieux, trop même pour notre faible constitution.

Que ceux qui dans sa situation eussent fait comme lui, l'applaudissent.

Que ceux au contraire, dont la conscience se révolte contre ses légères tergiversations l'exécrent, libre à eux, nous n'en serons pas pires amis.

Le *Cancan* doit se contenter de rire, spectateur à cette comédie qu'on



NICODÈME AUDIT QUI CHAUSSE LES BOTTES A THIBAUT POUR SE DONNER DE L'ÉLOQUENCE.

nomme la politique, où un seul homme peut jouer si gaîment l'avenir de tout un pays.

Le *Cancan* se promenait l'autre jour sur la rue St. Joseph, lorsqu'il aperçut un habitant qui venait à sa rencontre la mine effarée, l'œil hagard, les basques de son habit rejetées en arrière et ses jambes de bottes rouges, mais ce qui s'appelle rouge, toutes rayées sur ses talons. Le *Cancan* qui a un fond inépuisable de sympathie pour ses semblables se hâta de lui demander son fait.

Alors notre homme lui dit qu'il cherchait une manufacture pour écrire comme dans l'A, B, C, parce qu'il voulait se faire écrire sur la gazette.

Immédiatement il vint à l'idée du *Cancan* de lui enseigner l'Éclair ou le Patriote, car il ne connaît que ces journaux qui ont conservé le style de l'Alphabet.

Un avocat voulant scier un de ses amis irlandais, lui dit un jour :

J'ai fait un rêve bien curieux cette nuit, j'ai rêver que j'étais mort. Immédiatement je me suis présenté au Bureau de Saint-Pierre, et là, je me suis informé s'il y avait des Irlandais dans le ciel. Saint Pierre m'a répondu qu'il n'en savait rien, mais que je pouvais très bien m'en assurer moi-même. Alors je suis entré et ai visité tous les coins et recoins du ciel : pas plus d'Irlandais que sur la main, dans le purgatoire, point ; dans l'enfer, rien non plus. Là dessus nos deux amis se donnent la main et se quittent.

Le lendemain, l'Irlandais accoste son avocat et lui dit : j'ai rêver moi aussi cette nuit et si tu le veux je te ferai part de mon rêve. Très volontier, répond l'autre.

Tout comme toi, j'ai rêvé que j'étais mort ; arrivé chez Saint-Pierre, j'ai demandé pour entrer dans le ciel afin de serrer la main aux avocats qui devaient s'y trouver. Pour ce à, m'a répondu Saint-Pierre, je vous garantis qu'il n'y en a pas, et je l'ai cru sur parole.

Au purgatoire, la même chose, j'm'a cheminé donc vers l'enfer. Après avoir fureté partout sans résultat, je ressortais tout découragé, lorsque j'aperçus une petite porte noire près de l'entrée ; j'ouvris cette porte et je me trouvai dans les privés. Quelle ne fut pas mon étonnement d'y rencontrer tous les irlandais ! Après leur avoir souhaité la bienvenue je promenai mes regards autour de la salle, alors je vis tous les avocats suspendus à des clous le long de la muraille ; je les mandais aux irlandais pourquoi ils étaient-là. Ils me répondirent que lorsqu'ils avaient satisfait aux besoins de leur humaine nature, ils décrochaient un avocat pour se mettre au net.

L'avocat jura mais un peu tard qu'il ne réverait plus.

PLAIDOYER EN FAVEUR DES CHIENS ET DES CHATS.

1. Preamble.

Depuis que j'habite notre petite planète, je n'entends parler que d'abus à réformer. Dans ma jeunesse, on en voulait surtout aux momes. Il était accusés de priver la population d'une partie de ce qui devait lui revenir, et, quoique cette accusation fut assez mal fondée, on les supprima, car c'était ainsi qu'on réformait à cette époque. Bientôt tout fut un abus et réformé comme tel. J'ai même vu le moment où les procureurs... Mais voici bien un autre scandale. Nos chiens et nos chats en danger. Un philanthrope veut nous enlever les animaux domestique que nous chérissons le plus ; il prêche, au dix-neuvième siècle, une croisade contre d'innocentes victimes qui ont des droits sacrés à notre reconnaissance ; et c'est de l'amour du bien public qu'il prétend colorer cet attentat ! C'est l'humanité qu'il invoque pour excuser un projet sanguinaire ! Il faut convenir que la philanthropie est bien barbare, et qu'à force d'humanité nous sommes devenus bien inhumains ! Quoi qu'il en soit, les victimes ne seront pas égorgées sans réclamation ; une voix faible, mais courageuse, va s'élever en leur faveur.

Je plaide pour les chiens et les chats défendeurs, aboyants, miaulants, d'une part ; contre M. Alexandre Roger, chevalier de la légion-d'honneur, demandeur, d'autre part.

2. Apologie du chien.

Messieurs, dans un procès de cette nature, la moralité des accusés devant nécessairement influer sur la décision de leurs juges, il conviendrait de rappeler ici les heureuses qualités dont la nature a doué la moitié la plus intéressante de nos clients ; mais si je disais tout ce que valent les chiens, nous aurions trop à rougir. Qui d'ailleurs ne connaît pas leur courage, leur fidélité, leur inébranlable attachement ? A qui pourrois-je apprendre que rapprochés de nous par un sentiment que notre ferocité même ne peut aveugler, ils s'associent à nos peines comme à nos plaisirs, deviennent et partagent toutes nos affections, nous protègent dans le danger, combattent et meurent en nous défendant ? Ce ne sont point, Messieurs, de ces faux amis du jour, esclaves de la fortune, et toujours prêts à vous abandonner dans l'adversité ; martyrs généreux de l'amitié, on les voit s'échapper de l'asile doré de l'opulence où on veut les retenir captifs, et où, comme tant de parasites qui sont loin de les valoir, ils seraient traités magnifiquement, pour retourner dans l'humble galeas du pauvre auquel ils sont attachés par un lien que l'amitié rend indissoluble ; et ce pauvre, que lui restera-t-il si vous lui enlever son chien ? Le malheureux est un pestiféré ; tout s'éloigne de lui, tout le fuit avec une sorte d'horreur son chien est le seul être qui, dans la nature entière, se montre sensible à sa misère, l'en console par ses caresses, et l'adoucisse en la partageant. Qui l'aimera si vous lui arrachez ce compagnon de son infortune ? mais jamais un jugement inique n'ordonnera cette cruelle séparation ; je me suis adressé à des cœurs sensibles : les chiens gagneront leur cause.

3. Apologie du chat.

La cause de ce chat est, je l'ai vu, Messieurs, plus difficile à défendre. On a généralement mauvaise opinion de leur caractère et leurs griffes leur ont fait beaucoup d'ennemis ; mais ils faudrait aussi se rendre justice. Si les chats sont méchants, nous ne sommes pas très-bon. On les accuse d'égoïsme et c'est nous qui leur faisons ce reproche ! ils sont si fions ; qui sait si de mauvais exemples ne les ont pas gâtés ? ils flattent par intérêt ; mais connaissez-vous beaucoup de flatteurs désintéressés ? Cependant vous aimez, vous provoquez l'adulation. Pourquoi donc faire un crime aux chats de ce qui, dans la société, est à vos yeux le plus grand de tous les mérites ? Je ne parlerai point ici de leur grâce, ni de leur gentillesse. Je ne vous peindrai point ces minauderies enfantines, ce dos en route, cette queue ondulante et tant d'agrèments divers, à l'aide desquels ils savent si bien nous intéresser à leur conservation. Des motifs plus puissants militent en leur faveur.

Si vous détruisez les chats, qui mangera les souris ? Ce ne sera pas assurément l'auteur du projet qui vous est présenté. On vous parle de souricières !... des souricières, Messieurs ! Et qui n'en connaît pas l'insuffisance ? des souricières ! C'est un piège qu'on vous tend ; gardez vous bien de vous y laisser prendre. Depuis longtemps, les souris trop bien avisées, savent s'en garantir. Attendez-vous donc à voir au premier jour la gent-trotte-menu ronger impunément tous les livres de vos bibliothèques. On s'en consolera si elles n'attaquaient que ces poèmes fades et ennuyeux dont nous sommes affligés depuis quelques années, mais leur goût n'est pas très-sûr : elles rongeront Racine aussi volontiers que Pradon. Que dis je ? nos feuilletons eux-mêmes, et nos plaidoyers si beaux et si longs ne seront pas épargnés. D'où je conclus que détruire les chats, c'est établir le vandalisme en France.

Mais je consens que vous fermiez les yeux sur les souris : songez au moins qu'ou